

CULTURELIVRES

# Au royaume des



Reine. Tatiana de Rosnay, l'art de la saga à rebondissements. Une « French touch » qui s'exporte.

## Le Tatiana de Rosnay arrive, le Cauwelaert démarre et le Foenkinos caracole. Trois livres qui font du bien.

PAR FRANZ-OLIVIER GIESBERT

Grâces soient rendues à l'insomnie. Quand on en est atteint, les nuits peuvent devenir aussi belles que les jours. La première règle est d'accepter sa condition, de sortir du lit à 3 heures du matin, de s'allonger sur un canapé et de lire un livre jusqu'au lever du soleil.

La seconde règle est de ne jamais se laisser influencer par les agents de la circulation littéraire, fussent ils les plus fiables. S'abandonner au hasard, comme quand on part en voyage sans guide touristique. C'est ainsi que, tout au long de ma vie, j'ai connu des livres de toutes sortes. Des légers, des mélancoliques, des géniaux, des boute-en train.

Pour ne pas rater les bons, il faut savoir laisser sa porte ouverte à tous et toujours garder la place du pauvre à la table du dîner. Pour réussir son insomnie, il est important de se conformer à l'extraordinaire phrase de sainte Thérèse de Lisieux : « Je choisis tout. »

Il y a des livres pour tout. Les chagrins, les beaux jours, les lendemains de fêtes trop arrosées. C'est pourquoi je revendique le droit d'aimer Fiodor Dostoïevski aussi bien qu'Anna Gavalda, « Bleus horizons », le chef d'œuvre de Jérôme Garcin, comme « 22/11/63 », l'époustouflant roman feuilleton de Stephen King sur l'assassinat de John F. Kennedy. Sans parler du dernier Patrick Besson.

Il est une catégorie de livres qui rendent de bonne humeur : les best sellers à la française, efficaces et bien torchés, qui, la nuit, nous incitent à l'insomnie afin de les retrouver, tant ils sont divertissants.

Ainsi, « **Al'encre russe** », de **Tatiana de Rosnay**, l'une des reines françaises du best seller, Mozart du roman gigogne et gloire nationale à l'exportation (de livres).

Impossible de ne pas se laisser prendre. Bien qu'elle soit dans la force de l'âge, Mme de Rosnay tricote et détricote ses intrigues à la façon de ces très vieilles Anglaises, virtuoses du polar, qui, au coin de leur feu, veulent toujours surprendre leur monde. Une coquine, professionnelle des histoires à tiroirs.

PHILIPPE QUAISSÉ/PASCO

# best-sellers

Dans « A l'encre russe » (en librairie le 21 mars), Mme de Rosnay suit les pas d'un personnage, Nicolas Duhamel, qui a décidé d'enquêter sur ses ancêtres et de vider les poubelles à secrets de sa famille. C'est une grande saga à rebondissements où l'on parle toutes les langues et où, comme dans la vie, on tweete comme on respire, le portable vissé à la main. Une épopée au terme de laquelle on se demande si le héros du livre n'est pas la romancière elle-même, tant ce livre semble écrit sous l'effet d'une blessure qui saigne, ce que confirme l'exergue signé Scott Fitzgerald : « *Il ne faut pas écrire parce que l'on veut dire quelque chose, mais parce que l'on a quelque chose à dire.* »

Mme de Rosnay semble l'alter ego de son Nicolas, qui a eu « *besoin de se détacher de sa propre histoire pour en raconter une autre* ». Une fois de plus, elle aura beaucoup de succès avec ce livre, ce qui élargira encore le cercle de ses ennemis, mais, en faisant couler cette encre russe, elle aura aussi réussi à expurger quelque chose qui n'entame cependant jamais sa pétulance ni sa joie de vivre. Voilà un best-seller criant de sincérité, la preuve que ça n'est pas antinomique.

Avec « **La femme de nos vies** », de **Didier van Cauwelaert**, on est dans le mentir-vrai. Fussent-elles abracadabrantes, ses histoires coulent toujours de source. Son style redoutable aidant, on tombe avec plaisir dans tous ses panneaux.

Ce livre-là est un très bon cru. Didier van Cauwelaert y raconte à la première personne l'histoire d'un jeune vacher allemand, considéré comme débile mental parce qu'il a sauvé un veau de l'abattoir, qui est envoyé en 1941 à l'hôpital psychiatrique de



**Addictif.** David Foenkinos, une irresistible legerete

Hadamar. Il aurait fini dans la chambre à gaz si un surdoué juif de son âge, appelé à être épargné, ne lui avait demandé d'échanger leurs identités pour aller à la mort à sa place : les nazis veulent lui soutirer les derniers secrets atomiques de sa mère, une savante qui était sur la piste du boson, la « particule de Dieu. »

C'est le point de départ de ce roman déjanté, placé sous le signe d'Ilse Schaffner, femme officier de la Wehrmacht, qui sauvera David Rosfeld, c'est le nouveau nom du vacher. Un conseil : il faut se ménager du temps avant de commencer « *La femme de nos vies* ». Après, on ne peut plus s'arrêter.

**Dans un autre genre, David Foenkinos**, futur classique, sait aussi provoquer l'addiction du lecteur. Ce jeune homme est un phénomène (mondial) qui n'est pas en passe de s'épuiser. La raison en est toute simple : il y a chez lui un humour irrésistible qui court du début à la fin et se niche jusque dans les passages les plus graves.

« Je vais mieux », son meilleur livre depuis « *La délicatesse* », c'est l'histoire d'un type qui a mal au dos et dont la vie part en sucette. Comme tous les Foenkinos, il fait du bien, beaucoup de bien. Les vous mets au défi de ne pas sourire tout au long de sa lecture et même encore après, rien qu'en y pensant, comme c'est mon cas en écrivant ces lignes ■

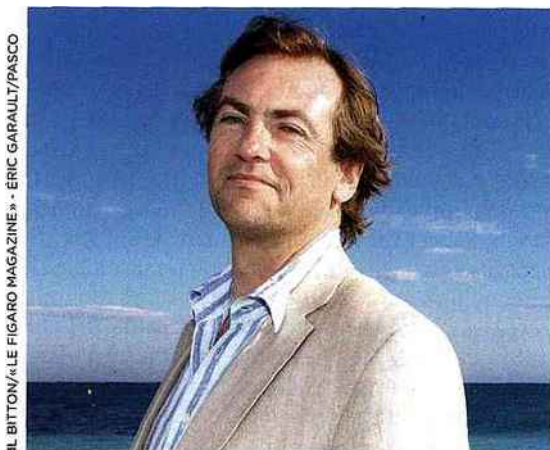
« *A l'encre russe* », de Tatiana de Rosnay (Héloïse) d'Ormesson, 352 p., 22 €) À noter « *Spirales* » paraît au Livre de Poche.

En librairie le 21 mars

« *La femme de nos vies* », de Didier van Cauwelaert (Albin Michel, 350 p., 19,50 €)

« *Je vais mieux* », de David Foenkinos (Gallimard, 330 p., 19,50 €)

**Il est une catégorie de livres qui rendent de bonne humeur : les best-sellers à la française, efficaces et bien torchés, qui, la nuit, nous incitent à l'insomnie afin de les retrouver, tant ils sont divertissants.**



CYRIL BITTON/ALE FIGARO MAGAZINE - ERIC GARRAULT/PASCO

**Valeur sûre.** Didier van Cauwelaert, narratif en diable